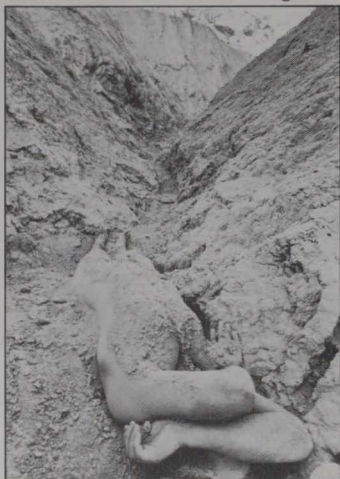


un point précis de l'image : tête d'un homme étendu nu près d'une amie, visage sous la lune pleine, regard fixe d'une femme sur un divan. L'art de Judith Eglington donne cependant plus à voir qu'une image à l'esthétique sophistiquée. Dans ses dernières œuvres, ses spectres, ses corps engloutis par le sable dont il ne reste plus que des éléments privés de toute humanité, cette bouche figée à jamais en un cri, révèlent un imaginaire torturé et une interrogation



Photographie de Judith Eglington.

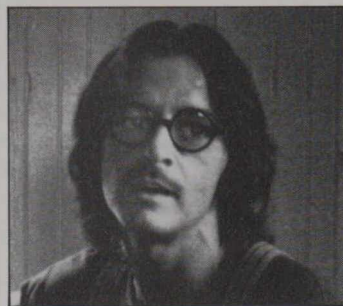
que l'on sait constante puisque les travaux plus anciens de l'artiste (scènes d'intérieur aux personnages affalés en une attente sans fin, où les visages semblent marqués d'une angoisse irrémédiable) relèvent de la même quête. L'homme est ainsi montré au bord du gouffre. Les témoignages les plus frappants sont peut-être ce corps coincé entre deux rochers que l'eau d'un torrent submerge et cette tête gelée, pétrifiée sur la neige. Images de l'horreur, clichés du silence. Vu à la Fnac, Paris.

VARIÉTÉS

■ **Pier Jo.** A la voir là, campée sur scène, la mèche hardie et le front hautain, on la prendrait pour un mousse insolent et candide, héros des romans d'aventures de la jeunesse. Elle nous prend à bras le corps. Elle nous choque par son agressivité, son amertume mal dissimulée et sa violence parfois. Elle nous jette en plein visage sa « Fille de pute », composition de son cru, qui crie son refus du conformisme et de l'ennui, sa soif d'aimer et d'être comprise, peut-être parce que, comme elle le dit

dans cette chanson, « au fond de moi, je me trouve sage ». Elle nous cajole, à la fois câline et sensuelle, en nous chantant des mots d'amour fou. Elle se donne totalement, sincère jusque dans sa théâtralité, et elle impose sa marque, qu'elle chante ses œuvres ou celles des autres (« Ce matin » de Daniel Plante, « Sol indien » de Florence Lepage). Sa carrière au Canada s'est déroulée surtout dans le circuit des animations d'hôtels et, plus récemment, celui des boîtes à chanson. Pierre Jo a d'ailleurs dirigé la « Boîte à Pier Jo » où elle a donné sa chance à de jeunes auteurs et à des interprètes. L'année 1980 marque un tournant dans sa carrière : elle gagne le concours « Québec en chanson » et elle se produit au Grand Théâtre de Québec. Vu au Centre culturel canadien, Paris.

■ **Michel Maurice Fortin** traite son public en ami. Pour lui, saxophoniste de formation, la chanson est plus qu'une création, c'est le meilleur médium qu'il ait trouvé pour s'exprimer. Il ne se présente donc pas comme artiste, mais comme homme, bipède heureux, amant et père. En toute intimité, il chante son expérience. « Bébertine », sa guitare, assure la douceur de l'ambiance ; ses pieds s'inspirent de la



Michel Maurice Fortin.

tradition gigueuse du Québec rural. De temps à autre, un harmonica rappelle que Fortin a été un bluesman de talent à Montréal et à Paris. Le monde de ce rêveur est maintenant celui de Montauban-Mines, petit village du Québec où la température peut descendre à cinquante degrés au-dessous de zéro. La maison craque de partout. Le poêle est mort et il faut briser à coups de marteau... les flammes gelées pour les rendre à la vie ! C'est dans cet endroit que Fortin cultive la compagnie de « Queen Bee », relation d'amour et de compréhension mutuelle. Avec elle, il a ressuscité le Pihis, l'oiseau

d'Apollinaire : n'ayant qu'une aile, il ne peut voler que par couple. Vu au Calypso, Paris.

TERRITOIRE

■ **« Sur les traces du Père Babel ».** Marc Moïsnard et Alain Rastoin entreprennent en 1982 de réaliser la première jonction en canoë du Saint-Laurent à la baie d'Ungava, soit deux mille cinq cents kilomètres à travers les forêts du Nouveau-Québec et du Labrador. L'idée leur est venue à la lecture du carnet de route d'un missionnaire Oblat, le Père Babel. Celui-ci explora les chemins montagnais du Labrador en 1866 et fut ainsi le premier Européen connu à parcourir ces routes. Un film coproduit par Antenne 2, « Sur les traces du Père Babel », relate ce voyage en insistant sur le mode de vie à l'Indienne mené par les Français et leurs trois guides montagnais. Les deux plus jeunes, d'une trentaine d'années, étaient des sédentaires, habitants de réserve et ignorants de la vie de leurs ancêtres chasseurs. Le troisième était, à soixante-quatre ans, l'un des rares fidèles de la forêt à connaître encore les chemins traditionnels. Véritable patron de l'expédition, il conseille la construction de canoës de structure légère, à l'ancienne, pour faciliter le portage. Grâce à lui, les explorateurs vont découvrir les joies du halage à la perche (2 kilomètres par jour, à contre-courant), la chasse, les légendes et les rituels. Surpris et ravis, les Français vivent au milieu de paysages et d'une faune remarquables (grizzlis, caribous, castors), tout en refaisant les derniers gestes d'une civilisation de la forêt. Les voyageurs remontent les rivières ou escaladent les berges et coupent par les vallées, canoë sur la tête, se frayant un passage à la hache, assaillis par des essaims de mouches d'une ténacité redoutable. L'aventure dure de juin à octobre 1982. Elle se termine tragiquement pour Marc Moïsnard, qui trouve la mort à l'approche du but, son canoë s'étant retourné dans l'eau glacée. Vu au Centre culturel canadien, Paris.

■ **Inuit (Esquimaux).** La troisième réunion de la Conférence des Inuit du cercle polaire s'est tenue en juillet dernier à Iqaliut, officiellement Frobisher-Bay, agglomération de

deux mille cinq cents habitants située dans l'île Baffin (Territoires du nord-ouest). C'était la première fois que la Conférence tenait session au Canada. Les deux premières réunions avaient été tenues en 1977 à Barrow (Alaska, Etats-Unis) et en 1980 à Nuuk (Groenland, Danemark), siège de l'organisme. La Conférence s'est donné pour objet de représenter les Inuit ou Esquimaux des quatre pays riverains de l'océan Arctique : le Canada, où vingt-deux mille d'entre eux habitent le nord du Québec, le Labrador terre-neuvien et surtout les Territoires du nord-ouest ; le Danemark, où, au nombre de quarante mille, ils constituent la majeure partie de la population du Groenland ; les Etats-Unis (trente mille, en Alaska) et l'Union soviétique (quarante mille, dans le nord de la Sibérie). Les Inuit soviétiques n'étaient pas représentés à Iqaliut. La Conférence, qui avait pris pour thème « l'Arctique, notre responsabilité commune », s'est prononcée contre l'évacuation du gaz naturel de l'Arctique par navires méthaniers et elle a demandé à être consultée sur tout projet touchant l'environnement. Elle s'est aussi déclarée favorable à un système d'écriture qui soit commun aux quatre dialectes des Inuit, le groenlandais, l'inuktituuk, l'inupiaq et le yupic.

LIVRES

■ **Roger Lemelin.** Les membres de la famille Plouffe vivaient certes des aventures tragi-comiques dans le premier roman, « les Plouffe », que Roger Lemelin leur avait consacré, mais ils étaient des honnêtes gens ! Auraient-ils glissé sur la pente du vice ? L'auteur raconte par le menu ces années 48-49 où le Québec était aux pieds de Maurice Duplessis. L'oncle Gédéon était le féal du premier ministre et baron tout puissant sur ses terres. Son fils, le brave Ti-Mé, s'enivrait de vague à l'âme et travaillait au bois avec le séduisant Guillaume Plouffe, revenu de la guerre. L'aîné faisait fortune dans la plomberie. Ovide était disquaire et trompé par sa femme, la sémillante Rita. Bref, tout allait assez bien jusqu'au jour où Ovide, le naïf, rencontre Pacifique Berthet, l'infirme. La saga des Plouffe prend alors des allures chandleriennes. Racontée avec verve, l'histoire pleine de suspens